

Un tertre gazonné, un chrysanthème jaune. Section 14 du *Rosehill Cemetery* au nord de Chicago. C'est là que repose aux côtés de son père Charles, de sa mère Minnie et de son jeune frère Chester, celui qui fut le Président du développement olympique: Avery Brundage.

Il est mort le 8 mai 1975, à 87 ans et demi, frappé d'une crise cardiaque survenue à la suite d'une mauvaise grippe. Comme un chêne qu'on abat. Athlète admirablement conservé, c'était un roc, qu'on croyait taillé pour passer le siècle.

Il subit, certes, un choc sévère lorsque son épouse Elizabeth Dunlap mourut en 1971, après quarante-trois ans de mariage heureux. Elle avait su comprendre les solitudes et les rigueurs de cet être dominateur, conquérant, hanté par l'action. Des coups? Il en reçut au long de sa longue course. Rien, toutefois, ne saurait être comparé au vide qu'il ressentit lorsqu'il dut se séparer, en 1972, de son unique amour: le mouvement olympique.

« Mouvement Olympique »: cette expression, il l'avait inventée et lui avait donné substance, de même que Coubertin, pour le vocable « olympisme ». Souvent contestée, elle définissait l'alliance agissante des multiples composantes de l'organisation internationale du sport pur.

Sa vie? Il connut d'éclatants succès dans de nombreux domaines mais c'est au sport qu'il se voua.

Né à Detroit (Michigan) le 28 septembre 1887, Avery Brundage était d'une famille aisée mais sans véritable fortune. Il vint tôt à Chicago où il fut en grande partie élevé par ses tantes. « *I was the pet of the family* » (j'étais le chouchou de la famille) aimait-il répéter. Il obtint à l'Université de l'Illinois, à Urbana, le diplôme d'ingénieur du génie civil, avec les félicitations du jury.

La plupart de ses loisirs étaient déjà consacrés au stade. Toutes les disciplines de l'athlétisme l'attiraient. Il brillait en handball. Le jeune homme se voulait aussi animateur et guide. Rédacteur en chef de l'« *University Magazine* », il était en même temps le Porte-parole des étudiants auprès des professeurs.

Mesurant ses bons 1 m. 85, les épaules carrées, des jambes d'haltérophile campées sur de grands pieds, Avery Brundage était le prototype du pratiquant de l'« *all-around* », spécialité américaine analogue au décathlon mais bien plus épuisante car les dix épreuves s'y déroulaient en une seule journée.

A peine sorti de l'Université, il gagna sa sélection pour les Jeux de la Ve Olympiade à Stockholm, en 1912. Il se classa sixième du décathlon. Par la suite, il remporta maintes victoires: trois titres de champion des Etats-Unis d'all-around et de nombreuses médailles dans d'autres disciplines.

Il avait longuement économisé pour pouvoir visiter l'Europe à l'occasion de sa sélection olympique. Il sillonna le vieux continent pendant six mois, parcourant la Russie des Tzars, l'Italie, l'Allemagne, la Suisse et la France. Ce furent là les seules grandes vacances qu'il devait s'accorder et auxquelles il



avait, en partie, convié sa mère qu'il affectionnait tendrement.

De retour à Chicago, il fonde *The Avery Brundage Company* qui va construire des dizaines de gratte-ciel et quantités d'importants buildings à Chicago et à travers tous les Etats-Unis. Le voici milliardaire. Il peut se marier. Deux ans plus tard, le 24 octobre 1929, le krach de Wall Street le laisse dépouillé. L'ingénieur de Chicago repart sur les chantiers, recouvre sa puissance financière. Il essuie une autre série noire à l'issue de la seconde guerre mondiale, touche le fond du gouffre. Mais ses ouvriers, ses contremaîtres font confiance à un tel lutteur, à un tel meneur d'hommes. Il assume le travail des architectes et des chefs de chantier. Il satisfait les commandes. Il édifie une nouvelle fortune. Il a 60 ans.

Dès avant que de conquérir sa dernière médaille d'athlète en 1920, il se sentait l'âme d'un dirigeant. Il estimait que tout responsable sportif devait avoir été, au plein sens du terme, un pratiquant. Il devint tour à tour membre puis vice-président de la fédération internationale d'athlétisme, membre du conseil de la fédération internationale de handball président de l'*Amateur Athletic Union* et, la même année en 1928, de l'*United States Olympic Committee* qu'il quitte en 1952 lorsqu'il accède à la magistrature suprême du sport amateur.

Les Jeux de la XI^e Olympiade à Berlin sèment la tempête dès 1935. Avery Brundage prend avec fracas ses responsabilités. Il veut voir les athlètes de son pays défilier sur l'*Olympiastadion* le premier août 1936. Son compatriote Jahncke, alors membre du CIO, fait campagne contre l'envoi d'une délégation de la jeunesse américaine dans l'Allemagne nazie et raciste. Le président de l'USOC qu'est Avery Brundage en appelle à l'opinion publique, orchestre des campagnes de presse, multiplie les interventions. Finalement 348 athlètes s'embarquent pour l'Europe sur le SS Manhattan pour défendre le *Stars and*

Stripes au pays de la *Svastika*. M. Jahncke se heurte à ses pairs internationaux, est mis en demeure de démissionner. A sa place Avery Brundage est coopté au CIO.

Aux côtés de Lindbergh, il est, alors que la Seconde Guerre mondiale ravage l'Europe, l'un des fondateurs du fameux comité des citoyens pour maintenir l'Amérique en dehors de la guerre «*The citizens keep America out of war Committee*», ce qui, avec le précédent berlinois, lui donne une étiquette indélébile. Pourtant, celui qui allait devenir président du CIO était, profondément, et avant toute autre considération, Américain.

En 1940, il met sur pied l'« Organisation Panaméricaine des Sports » (ODEPA), aux tendances alors fort insulaires à l'échelle des trois Amériques. Il est aussitôt porté à sa présidence. Il y restera douze années.

On a reproché souvent à Avery Brundage son allure de clergyman, sa sévérité, son autoritarisme, son opiniâtreté, ses secrets. Il y avait beaucoup de façade dans tout cela. Il savait être un fin diplomate. Ne fut-il pas l'artisan de l'entrée des pays socialistes au CIO, du prompt retour des Japonais et des Allemands dans les compétitions olympiques? Grand jeu du risque.

Il avait toujours eu du goût pour l'aventure et les voyages et déclarait: « J'ai une somptueuse villa à Santa Barbara, un hôtel et un appartement à Chicago, mais je vis dans un avion. »

Il aimait le luxe. Il aimait la beauté. Il aimait la compagnie féminine. C'était un esthète et un fin gourmet. Et puis, il y avait l'art: la seule passion qui pût chez lui rivaliser avec le sport olympique.

Avery Brundage: il y avait du Don Quichotte dans Avery Brundage. Une immense statue en fer forgé du héros de Cervantes trônait dans le vestibule de son petit palais de Santa Barbara; c'était une des rares pièces à échapper

au feu qui ravagea la précédente propriété — toute proche — du *self made* millionnaire.

Expert dans l'art extrême-oriental, il constitua peu à peu une collection privée, sans doute la plus belle du monde. Il en fit don à San Francisco.

Le président du CIO ne pouvait imaginer la solitude qui allait être subitement sienne lorsqu'il eut remis les clefs du pouvoir olympique à son successeur, Lord Killanin. Il voyagea, « tua le temps » nous disait-il, vit ses amis japonais et allemands, qui furent toujours parmi les plus proches. Frederick Ruesegger, vice-président de l'Avery Brundage Company, continuait à le servir avec une fidélité et un dévouement de 25 ans de confiance commune.

Enfin, en juillet 1973, Avery Brundage épousa une princesse de Prusse, Marianne Reuss. Il entreprit avec elle croisières et voyages à un rythme étourdissant.

Une seule fois, le roc parut s'effriter, en avril 1972, lorsqu'il fit ses adieux aux fédérations internationales. Saisissant de ses deux belles mains puissantes d'artiste la table derrière laquelle il était assis, il prononça d'une voix cassée: « C'est la dernière fois que j'ai présidé cette réunion, je dois vous dire adieu... » Un tonnerre d'applaudissements roula de longues minutes. Le président du CIO retira ses lunettes cerclées d'acier, en essuya les verres épais qui s'étaient embués, se leva et quitta la salle comme un automate.

Douze jours avant son adieu au monde, il déclarait dans un entretien pour la télévision: « Je suis toujours libre, si l'on veut me consulter. » Mais personne n'eut plus recours à lui. On le laissait avec respect, enveloppé dans sa légende. On voulait aussi le croire heureux et paisible.

Cet extraordinaire bâtisseur avait fait des Jeux Olympiques, selon l'une des formules dont il raffolait: « la plus grande force sociale de notre époque ».



Réalisation continue, acharnée, aux conséquences parfaitement voulues malgré ses couplets polis d'alerte au gigantisme. Prestigieuse progression qui — sans parler de Cortina d'Ampezzo, de Squaw Valley, de Grenoble et de Sapporo — fut scellée par Rome, Tokyo, Mexico et finalement Munich, sans cesse plus grandioses.

Il voulait garder aux Jeux Olympiques leur pureté comme à une mariée sa virginité. Il ne pensait pas qu'il pût y avoir des accommodements avec la pureté, avec le goût de l'effort pour l'effort, sans appât de gains dans la totale gratuité du geste. « Les temps ont changé et changeront », disait-il, « mais l'idéal olympique doit rester intouchable. » On vit sa puissance de volonté lorsque, le 6 septembre 1972, à l'issue de l'attentat contre les Israéliens au village olympique, il déclara de sa voix martelée, grave et nasale, « *The Games must go on* » (les Jeux doivent continuer), et maintint le magnifique navire olympique sur son cap. Avery Brundage, ne transgressa jamais. Cher M. Brundage, vous si fidèle à vos vrais amis, vous si sûr de vos convictions, vous qui, avec votre cœur immense et votre fierté, avez accumulé les réalisations inoubliables, vous resterez l'un des piliers non seulement de la geste sportive mais de l'histoire de l'homme.

Monique Berlioux ©